4

FREDRIK WULFF.

UN CHAPITRE DE PHONÉTIQUE

AVEC TRANSCRIPTION

D'UN TEXTE ANDALOU.

EXTRAIT DU RECUEIL

OFFERT À M. GASTON PARIS LE 9 AOÛT 1889.

LUND

C. W. K. GLEERUP.

ANT - XIX - 1839/4

R. 8455

22 cm.
1
0
204/9

FREDRIK WULFF.

UN CHAPITRE DE PHONÉTIQUE

AVEC TRANSCRIPTION

D'UN TEXTE ANDALOU.

EXTRAIT DU RECUEIL

OFFERT À M. GASTON PARIS LE 9 AOÛT 1889.

STOCKHOLM
L'IMPRIMERIE CENTRALE
1889.

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA

UN CHAPITRE DE PHONÉTIQUE ANDALOUSE

Par FREDRIK WULFF

1. En revenant d'un séjour à Barcelone, à Grenade, à Madrid et à Lisbonne avril—juillet 1880, j'apportais de ces quatre points de la Péninsule quelques textes phonétiques, dont l'un surtout m'avait coûté beaucoup de recherches et de travail. C'est un morceau en castillan, pris un peu au hasard, dans l'Eco de Madrid[1] tout simplement, mais auquel je me suis efforcé de donner une tournure andalouse autant que possible, et plus particulièrement grenadine, après l'avoir récité et en le faisant réciter bien des fois par des personnes tout à fait bien qualifiées. Avant de me rendre en Espagne, j'avais visité exprès, à Londres, M. Henry Sweet, pour avoir son instruction personnelle dans la notation phonétique que, d'après les travaux de M. M. Ellis et Bell, M. Sweet venait de publier (en la développant) dans son excellent *Handbook of Phonetics*. J'avais aussi profité, à Kristiania, du talent bien rare de M. Johan

[1] P. p. Hartzenbusch et Lemming, 3e éd., Leipsic 1870. — J'ose dire qu'en général les inconséquences qu'on remarquera dans ma transcription reviennent à mes interlocuteurs.

Storm. Il est naturel que je tire vanité du commerce avec ces éminents phonéticiens; cependant j'ai un autre motif d'en parler, c'est de montrer que je m'étais dûment préparé avant d'entreprendre une tâche aussi difficile que de transcrire, en 1880, un texte andalou, portugais, ou catalan. La prononciation des andalous surtout m'intéressait et m'intriguait beaucoup dès l'abord, par je ne savais quoi d'étrange et d'insaisissable.

De retour à Lund, je fis lecture, en 1881, du morceau en question à la Société de Philologie de Lund, en rendant un compte sommaire de l'état phonétique de cette Péninsule, qui offre un si incomparable champ de recherches aux romanistes. Je n'aurais assurément pas à m'excuser, en présentant aujourd'hui ce morceau à notre cher et vénérable maître, Gaston Paris, si, au bout de ce *nonum prematur in annum*, je me sentais en état de traiter comme il fallait les questions de phonétique comparée, tant historique que moderne, soulevées par le bout de texte dont il s'agit. Mais bien que j'aie repris ce texte plus d'une fois, notamment en vue de mes longues tentatives d'établir, en collaboration avec mon ami le Dr Ivar Lyttkens, un arrangement satisfaisant et un système de notation à la fois scientifique et pratique du vaste matériel phonique qui s'amoncelle de jour en jour, je suis loin encore de pouvoir mener à bonne fin l'esquisse de phonétique romane comparée (y compris l'accentuation et la prosodie) qui m'occupe depuis tant d'années. Il est

vrai du reste que la faute n'en est pas entièrement à moi, car c'est à peine si on commence aujourd'hui à bien s'entendre sur les faits phonétiques même les moins inaccessibles. Je me suis cependant persuadé de ce qu'un plus long délai ne sera pas profitable à mon petit texte andalou, et l'idée m'est venue, puisqu'il ne manque pas d'un réel intérêt, de le donner comme *spécimen* de la notation phonétique à laquelle M. Lyttkens et moi travaillons depuis longtemps, et que nous venons de mettre à l'épreuve, avec satisfaction, pour la langue suédoise dans notre Dictionnaire Orthoépique Suédois.[1]

On sait que M. Hugo Schuchardt a donné, en 1881, une esquisse du parler andalou[2], dans laquelle, avec son érudition accoutumée, il touche plus d'une question que nous avions indépendamment vue ou entrevue tous les deux. Mes données ne feront souvent qu'affirmer et préciseront quelquefois les recherches de M. Schuchardt. Il va sans dire que je n'ose ni ne veux modifier aujourd'hui un seul détail dans ma transcription, en vue d'établir un rapport entre les deux recherches. C'est justement comme une recherche entièrement personnelle et indépendante que

[1] Lyttkens & Wulff, *Svensk Uttalsordbok*, Lund, Gleerup 1889.

[2] Par suite de mes voyages et de mes autres occupations, cet article (Die *Cantes flamencos*, *Zeitschrift für Romanische Philologie* V, 249; voy. pp. 302 et suiv.) m'avait échappé, et ce n'est que longtemps après, grâce à une note de M. Vianna, dans son mémoire sur la prononciation portugaise (*Romania* XII, 54), que j'en ai appris l'existence et la portée.

mon spécimen garde encore sa valeur, tel qu'il se trouve non-corrigé ni vérifié depuis neuf ans.[1]

Ce texte est *fabriqué*, cela s'entend, d'un bout à l'autre, et ce peut n'être pas un défaut. Pour donner un véritable spécimen d'un dialecte andalou bien circonscrit et bien défini — dont du reste on peut révoquer en doute l'existence — il m'aurait fallu passer en terre andalouse au moins six mois, au lieu de mes deux mois, ou à peu près, passés à Grenade. Cela étant, ai-je réussi à donner et à maintenir par le morceau entier le même ton, le même style d'énonciation? Car il y en a plusieurs, en toute langue, et rien n'est plus ordinaire, pour les jeunes phonétistes, que de confondre ces courants plus distincts qu'on ne le pense. N'ai-je pas plus d'une fois confondu ce qui a une portée universelle, avec l'individualité d'un, deux ou trois interlocuteurs? Me suis-je assez garanti, par des contre-épreuves, de cette falsification presque consciente, ou du moins cette affectation, qui paraît inévitable dès qu'un interlocuteur flaire votre intention, pour ainsi dire? Un de mes amis était *malageño*, un autre avait vécu en Murcie (ce qui fait déjà une considérable différence), n'ai-je pas admis de ces influences spéciales? Je répondrai simplement que j'ai été très circonspect, que je n'ai pas affecté les solécismes individuels, et je suis sûr aussi de n'y avoir voulu mettre plus du mien qu'il

[1] J'ai visité Séville, il est vrai, en mai-juin 1886; mais alors je n'ai guère vu que les murs de la Colombine, et j'ai failli succomber de fatigue en dehors de ces murs-là.

BIBLIOTECA DE ANDALUCIA GRANADA

n'a fallu. Cette dernière assertion n'est point oiseuse. La plupart du monde analyse fort naïvement et incomplètement des faits très réels du langage, et c'est ainsi qu'on vous accusera volontiers de surfaire, quand en effet vous êtes persuadé d'avoir voulu reproduire, et rien que reproduire. Je dis tout ceci afin qu'on ne dise un jour, après une analyse nouvelle et plus parfaite de ces mêmes faits dont je traite, que j'aie mal observé, là où je n'aurai fait, le cas échéant, que *mal choisir* et *mal attribuer;* ce qui est justement l'écueil de tout observateur. Du reste, on verra par ma notation que çà et là j'ai hésité, et cela ne dépend pas entièrement de ce que je crois avoir aujourd'hui un meilleur instrument de figuration qu'il y a neuf ans, ni non plus de l'oubli, qui est toujours funeste en ces matières. J'ai hésité, et j'hésite sur certaines minuties, mais une hésitation qui ne se cache pas est un fait comme un autre, et nous aurions mauvaise grâce, nous autres élèves de Gaston Paris, d'oublier cette vérité.

Somme toute, malgré l'apparence contraire, mon texte à été pris sur le vif; il est bien andalou, et plutôt grenadin que sévillan, je pense; c'est un parler qui est décidément au-dessus du patois tout à fait vulgaire (bien que, en pays roman, le vulgaire existe à peine en fait de langage et de geste). Les andalous admettent, comme les autres voisins des castillans, que le beau parler de la Péninsule, c'est sans contredit le castillan. Mais les andalous ne laissent pas d'être fiers de leur parler, et même après

des années de *vida madrileña*, ils l'affectionnent. Et en effet, pour avoir un caractère on ne peut pas plus enfantin, il n'est nullement dépourvu de grâce. Le parler castillan est peut-être, à mon avis, le plus sonore, le plus harmonieux, le plus élégant, le plus expressif, de tous les dialectes romans, et il ne le cède pas même à l'italien, si ce n'est pour l'énergie. Mais il a aussi une certaine affectation pompeuse qui vous fatigue parfois. C'est alors que la *pertenera* andalouse est la bienvenue à l'oreille. Il est curieux, du reste, de comparer le castillan, ou le latin prononcé à la castillane, d'un côté avec la prononciation portugaise, et de l'autre avec l'andalouse. Le portugais affecte souvent quelque chose d'étranglé et de palatalisé, il tend à faire de l'a un æ ou ə, de l'o un u (ou), de l'e un i, et de supprimer autant de voyelles atones que possible, tandis qu'il nasalise nombre de voyelles et abonde en chuintantes. La bouche andalouse réduit ou supprime largement les consonnes, notamment les chuintantes, et se vocalise, pour ainsi dire, de plus en plus; elle n'a ordinairement rien de contraint, et elle ne connaît point de voyelles nasales proprement dites. Le parler portugais peut avoir des effets agréables et beaux, je le sais bien, mais en venant d'Andalousie on le trouve rude à l'oreille. Le parler andalou, par contre, est efféminé et singulièrement enfantin. L'un et l'autre sont bien différents, pour l'oreille, d'avec le castillan.[1]

[1] En parlant du charme du castillan, il ne faut pas oublier son orthographe, qui est à peu près l'idéal d'une orthographe pratique et seplim.

2. Voici maintenant, en aussi peu de mots que possible, un aperçu de la notation phonétique à laquelle nous aurons affaire.

Cette notation fait part du système général que nous publions définitivement ailleurs, comme je l'ai dit plus haut. Elle est basée, en premier principe, sur la nécessité d'être facile et accessible non moins qu'exacte et riche en ressources. On s'étonnera probablement à voir que, bien qu'il s'agisse (dans nos grands tableaux) d'environ 60 voyelles et de plus de 120 consonnes suffisamment distinctes d'articulation et de valeur pour l'oreille, nous employons à peine deux ou trois lettres (þ, ð, ø) qui ne se trouvent pas dans toute imprimerie ordinaire du monde civilisé. Le commun, le corps de notre notation est l'italique (que les peuples du nord apellent *cursif*), ensuite le romain (que nous appelons *antiqua*), et l'alphabet grec; ce dernier est à peu près conforme à l'italique, et c'est là notre raison pour préférer l'italique, en réservant le romain à des besoins plus particuliers. Nous nous sommes convaincus, par une longue expérience, que l'alphabet grec est appelé à rendre longtemps encore de bons services aux phonéticiens.

Il est indispensable, aujourd'hui, que les travailleurs en phonétique s'entendent toujours et partout, et il n'est pas moins désirable qu'on puisse se communiquer sans les frais énormes et sans les entraves de toute espèce dont tout le monde phonétique souffre

encore. Pour arriver un jour à un tel but, il faut qu'on établisse des tableaux, aussi riches que possible en sons vivants et bien caractérisés, et avec une notation qui est constituée au moyen de caractères accessibles un peu partout, faciles à apprendre, faciles pour la main en écrivant, faciles à faire comprendre à un compositeur ordinaire, faciles à employer en enseignant de vive voix.[1] Sans les tableaux synoptiques qui fournissent les points de repère, et sans des écritures commodes, adaptées aux besoins pratiques, soit de lexicologie, soit d'enseignement, on aura peu de profit des études et des recherches les mieux menées du monde. M. Sweet, dans son *Revised Romic* (*Sound Notation*, 1881) a parfaitement indiqué la voie à suivre. Nous l'avons suivie, — comme aussi, depuis 1886, M. Paul Passy et ses collaborateurs, à Paris même, dans l'utile publication qui s'appelle »*lə mɛ:tr fɔnetik*» —, tout en modifiant de plus en plus les détails. Pour nous, il s'agissait 1° d'éviter les signes peu connus, peu accessibles, ou peu significatifs; 2° de mettre à profit notamment le grec, et 3° d'employer avant tout l'italique, qui a sur le romain les deux avantages d'être plus conforme au grec et à l'écriture; il est d'ailleurs bon que, dans un dictionnaire ou un livre de classe,

[1] Je ne parle pas, bien entendu, de l'orthographe plus ou moins officielle, qui dépend des habitudes, du goût et de l'instruction du grand public; mais il est incontestable que la réforme d'orthographe y trouvera aussi son profit à la longue, surtout si la transcription phonétique est familière autant qu'exacte.

BIBLIOTECA · Granada · DE ANDALUCIA

l'écriture phonétique (entre parenthèses) soit mise en italique.[1]

On se convaincra vite combien il est facile de manier, je ne dis pas notre alphabet seulement, mais tout alphabet constitué d'après ces principes. Le compositeur, par exemple, a besoin de fort peu d'indications pour être au courant de sa besogne. Les lettres renversées ne lui font pas la moindre difficulté, et quant au romain (l'antiqua), rien n'est plus commode que de l'indiquer, en écrivant, par une »globule» (ou »poire») pratiquée à la fin ou à la tête de la lettre; ce qui dans l'enseignement s'appellera »avec globule», p. ex. ɐ = »*a* renversé avec globule», r = »*r* avec globule»; e = »*e* avec globule»; g = »*g* avec globule», etc., tandis que toute lettre sans indication est en italique. Nous employons le romain d'après un système suivi: pour les voyelles, romain (lettre »avec globule»; »mit klumpen» en allemand) indique une nuance voisine; pour les consonnes, romain veut dire ou bien 1° sourde, c'est-à-dire la variété »sans voix» (soufflée) d'une articulation (*l*, l), ou bien — quand la lettre italique en question désigne déjà la sourde — 2° fortement aspirée (*t*, t). Les lettres grecques n'admettant pas cette manière de distinguer, nous employons, pour les rares cas où cela est demandé, le renversement de la lettre. Au lieu

[1] On sait que l'alphabet de Sundewall (présenté à l'Académie des Sciences à Stockholm en 1856) que M. Lundell, à Upsala, a développé et adapté aux besoins des transcriptions dialectales, est tout entier en caractères »italiques», plus ou moins modifiés.

de *ν*, *μ* »avec globule», nous avons donc *ɳ*, *ɱ* »renversés», etc. La nasalité d'une voyelle peut très facilement être figurée par une lettre grasse, p. ex. **œ**, **ô**, **e**, **æ**, si on ne préfère le *tilde* (˜) là où il est accessible; pour les consonnes, gras signifie supradentale (ou cérébrale).

3. Quand il s'agit de transcrire un morceau d'un idiome inconnu ou peu familier au lecteur, ou même à celui qui en veut reproduire la prononciation exacte, il vaut mieux, évidemment, se servir des signes des tableaux synoptiques — les nôtres ou de meilleurs —, aussi docilement que possible. Mais dès qu'il s'agit d'un usage un peu plus familier d'une langue, comme dans l'enseignement, dans les vocabulaires etc., il n'est pas besoin de choisir les *signes* strictement attachés à un certain carreau du tableau. On fera mieux alors de choisir, dans le voisinage, les signes les plus commodes parmi ceux dont on n'aura pas exprès besoin dans le texte à reproduire. Pour faciliter à ceux qui voudraient mettre à l'épreuve notre système, nous avons réuni, à l'extrême droite du tableau, les sons qui se ressemblent assez pour permettre une permutation conventionnelle des signes, selon les besoins des différents idiomes. Deux fois seules nous avons donné à un même carreau phonétique deux signes, c'est pour voy. III P *a* $3\frac{1}{2}$ et III P *a* 4, où les gens du nord préfèreront écrire *ă* et *å*, les autres préfèreront sans doute ô et *ô*.

Cette occasion ne comporte pas que je donne l'ensemble des motifs qui nous ont menés ou obligés

peu à peu à abandonner l'arrangement *Bell-Sweet* des voyelles. Le *Handbook* de M. Sweet marque, on le sait, un progrès immense dans l'histoire de la phonétique. Notamment la distinction des voyelles en paires de *narrow* & *wide*, que M. Sweet avait adoptée après M. Bell et précisée (voy. *Handb.* p. 9), était une ingénieuse innovation. Mais cette distinction est difficile à bien saisir, et surtout difficile à pratiquer dans l'enseignement; elle est particulièrement incommode parce que le *narrow* & *wide* est érigé en principe fondamental. Les inconvénients qui en résultent sont surtout les deux suivants:

1°. Il n'y a pas de place dans le tableau, entre la voyelle *narrow* et la voyelle *wide* de chaque paire de Sweet, pour les articulations qu'on peut réellement y trouver, ni encore moins pour les articulations qui se trouvent intermédiaires entre les différentes paires.

2°. Certains sons qui se ressemblent de près pour l'oreille, se trouvent très éloignés l'un de l'autre pour l'œil (sur le tableau). Sweet a indiqué lui-même (voy. *Handb.* p. 23—24) *comment* ces nuances voisines en son doivent être rapprochées, et l'on apprend que le *high-wide* d'une paire se trouve être le plus apparenté au *mid-narrow* d'une autre paire; que le *mid-wide* d'une paire est le plus près du *low-narrow* d'une autre paire; le *high-mixed-narrow* ressemble en son au *high-front-narrow-round;* le *high-mixed-wide* ressemble le plus au *high-front-wide-round;* de même pour *mid* et *low*.

Ce n'est en effet qu'en suivant et en développant ces indications de Sweet (*Handb.* p. 23—24) que Lyttkens et moi nous nous sommes vus obligés d'arranger notre tableau synoptique de telle façon que non-seulement il soit facile d'intercaler toutes nuances intermédiaires — ce dont nous avons souvent eu besoin — mais aussi de rapprocher et de réunir ensemble dans un tableau synoptique toutes les voyelles qui ont de l'affinité pour l'oreille. Ce résultat, nous croyons l'avoir obtenu par ce que nous avons fait du *narrow* et *wide* anglais des »pas successifs» (ou degrés et demi-degrés) dans nos »séries».

On voit donc que, tout en satisfaisant les exigences de l'oreille, nous avons réussi à satisfaire la nécessité — accentuée avec toute raison par M. Sweet — de prendre l'articulation pour base du système vocalique. Les voyelles qui sont apparentées, comme articulation et comme valeur acoustique, sont placées ensemble.

En effet, dans la plupart de cas nos »pas 5 & 6» correspondent à ce que Sweet appelle *high-wide* & *high-narrow*, et nos 3 & 4 à ses *mid-wide* & *mid-narrow* etc. Il est vrai que parmi nos »pas» ou »demi-pas» il y en a qui ne correspondent point aux paires de Sweet, mais cela ne constitue pas entre les deux systèmes une différence radicale. Nous tenons à reconnaître l'obligation que nous avons au système Bell, et plus particulièrement à M. Sweet; nous tenons, en effet, à ce qu'on ne regarde notre arrangement des voyelles que comme un développement du

système Bell-Sweet, développement auquel nous travaillons, Lyttkens et moi, depuis 1881.

VOYELLES.

Il y a trois séries *Principales* de voyelles:

I P (»série d'*e*»), allant de *a* (it. *farfalla*) — et parallèlement a (fr. *damner*) — par toutes sortes de *æ*, *ɛ* et *e* (fr. *gare*, *vin*, *reine*, *vieil*, *père*, *gaieté*) jusqu'à *i*; coins éloignés;

II P (»série d'*ø*»), allant de *ɑ* (angl. *come*) par toutes sortes de *œ*, *ø* et *ɥ* (fr. *un*, *dot*, *cœur*, *creuse*, *nue*) jusqu'à *y* (suéd. *fyra*);

III P (»série d'*ô*»), allant de *v* (fr. *gagne*) par toutes sortes de *ɔ o ô* et *ω* (catal. *tros*, it. *povera*, esp. *gloria*, fr. *rond*, fr. *cône*, andal. *tu*) jusqu'à *ω* (suéd. *ros*, angl. *will*); dents éloignées.

Chaque série est subdivisée en une série *α* et une série *β*, dont celle-ci est toujours articulée avec un peu moins d'énergie que l'autre.

Entre ces séries principales, il y a deux séries intermédiaires ou *Médianes*, l'une et l'autre également double (*α* et *β*):

I M (»série d'*ə*») qui contient des sons intermédiaires entre les *a*, *æ*, *e* etc. et les *œ*, *ø* etc. p. ex. angl. *absurd* [*æbsœːd*], andal. *muere* [*mωœːrə*], port. *ave* [*ævːə*], fr. *vigne* [*viNːɜ*]; coins neutres;

II M (»série d'*u*») qui contient des sons intermédiaires entre les *v*, *ɔ*, *ô*, *ω*, et les *ɑ*, *œ*, *ø*, *y* p. ex. fr. *corps* [*kɑːR*] angl. *bull* [*bûλː*], fr. *blouse* [*bluːz*], suéd. *fura* [*fuːraʻ*]; pointe libre.

On voit facilement, en parcourant de haut en bas p. ex. la »colonne» n° 4 du tableau des voyelles, que tout son de la série I P (*e* dans *nez*) devient le son correspondant de la série II P (cette fois *ø* dans *creuse*), si on lui garde la position de la langue, et ne fait qu'arrondir les lèvres; et que tout son de la série III P (cette fois *ô* dans *cône*) devient le son correspondant de la série II P (cette fois *ø*, comme tantôt), si on lui garde la position (»arrondissement») des lèvres, et ne fait qu'élever et avancer la langue (autant que pour *e*), tout en rapprochant les dents. La série II P est donc une série mixte, composée des deux autres. On sait bien, en effet, que tous les *œ*, *ö*, *ø* sont des sons mixtes, et relativement des nouveaux-venus. Comme l'italien, le castillan officiel ne connaît guère une trace des sons de toute cette série II. Nous verrons que l'andalou (par son œ) offre un intéressant et définitif commencement de transition de la série d'*e* à la série d'*ø*, qui est si bien remplie par le vocalisme du français moderne. — De même *i* (= I P 6), *y* (= II P 6) et *ω* (= III P 6).

Dans la série I P, les *coins des lèvres* sont constamment éloignés; dans la série III P la langue se trouve basse et retirée des dents, qui sont constamment éloignées; la série II P offre pour chaque »pas» (1—6) une élévation croissante de la langue (comme dans I P), jointe à un »arrondissement» toujours croissant — c'est-à-dire de plus en plus étroit — des lèvres (comme dans III P).

Voyez les grands tableaux à la fin du volume.

BIBLIOTECA DE CATALUNYA Granada

VOYELLES

(LYTTKENS & WULFF 1888)

		1	1½	2	2½	3	3½	4	4½	5	5½	6		Permutations:
Série principale I.	I P α	*a*	æ	*œ*	ä	*ä*	*é*	*e*	*i*	*ɻ*		*i*	I P α	*a* a *œ* æ *ɒ* ɐ *ä* ä ɛ e *é* ê
	I P β	a	æ	*ɒ*		ɛ	ê	e	î	ɻ		i	I P β	*i* i *ɻ* ɻ *î* î
Série médiane I.	I M α			ɔ		ə	*ɔ*	*ɤ*					I M α	œ ɔ *ɔ* ə ɜ
	I M β		œ				ɜ				*ü*		I M β	
Série principale II.	II P α	*a*		*œ*		*ö*	ɵ	*o*		ɥ	y	*y*	II P α	*a* ʌ *ö* ö *ø* ɵ *ɔ*
	II P β		ʌ		ö	*ø*	*ɔ*			*ɳ*			II P β	*y* y *ɳ* ɥ
Série médiane II.	II M β			ʌ			*ů*				ɯ	*ɯ*	II M β	*ɲ* ʌ *ů* û *u* u ʊ *ɯ* ɯ
	II M α			*ɲ*			û	u	ʊ	*u*			II M α	
Série principale III	III P β		ʁ			o		*ʁ*					III P β	*ɒ* ʁ *ɒ* *o* o ɔ ɔ *ó* ô *ʁ* *ω* ∞ *ω*
	III P α	*ɒ*	*ɒ*	ɔ	*ɔ*	*o*	å = ô	*ɑ* = *ó*		*ω*	∞	*ω*	III P α	
		1	1½	2	2½	3	3½	4	4½	5	5½	6		

I P: Coins éloignés, incisives supérieures rapprochées; dos de la langue de plus en plus en avant et haut; pointe, non retirée, près des incisives inférieures.

II P: Lèvres de plus en plus en avant et arrondies (= III P); dos de plus en plus haut (= I P).

III P: Coins rapprochés, incisives éloignées; dos de la langue bas et concavé, pointe retirée de plus en plus.

I M: Coins neutres.

II M: Pointe libre, dents peu éloignées.

CON-

(LYTTKENS &

Organes actifs	Organes passifs		Clusiles ou explosives				Nasales		Latéra-	
			Suivies d'aspiration	Sourdes ordinaires	Semi-sourdes	sonores	sourdes	sonores	Convexes sourdes	Convexes sonores
			1 α —	1 β —	1 γ —	1 +	2 —	2 +	3 —	3 +
I. Labiales	Extralabiales	I a	(P)	(*P*)	(B)	*B*				
	Bilabiales	I α	p	*p*	b	*b*	m	*m*		
	Dentilabiales	I β	ⱬ	(π)			*ɱ*	*ɱ*		
II. Apicales	Prédentales	II α		τ	ϱ	δ	κ	ν	γ	
	Postdentales	II β	t	*t*	d	*d*	n	*n*	l	*l*
	Supradentales	II γ	**t**	***t***	**d**	***d***	**n**	***n***	**(l)**	***l***
	Cacuminales	II δ	T	*T*	(D)	*D*	(∩)	*∩*		
III. Prédorsales	Extraalvéolaires	III a		$\wp$		ϕ				
	Prealvéolaires	III α		*ŋ*			(n)	*ñ*	(l)	*l*
	Médioalvéolaires	III β		*ɳ*	(ȝ)	*ɓ*	**(ñ)**	***ñ***		
	Postalvéolaires	III γ		ȷ			N	*N*	(ʎ)	*ɦ*
	Cérébrales	III δ		***k***		***g***				
IV. Médiodorsales	Prépalatales	IV α							(j)	*j*
	Médiopalatales	IV β		$\varkappa$	λ	γ	Ɔ	*Ɔ*		
V. Postdorsales	Postpalatales	V α	k	*k*	g	*g*				
	Vélaires	V β					*ɻ*	*ɳ*		
VI. Radicales	Gutturales	VI α	K	*K*	G	(*G*)				
	Faucales	VI β								
			1 α —	1 β —	1 γ —	1 +	2 —	2 +	3 —	3 +

Toute lettre consonne romaine, et toute lettre

Parenthèses = non

SONNES

WULFF 1888)

rales		Vibrantes		Fricatives					
Concaves				Convexes		Concaves			
sourdes	sonores	sourdes	sonores	sourdes	sonores	sourdes	sonores		Lettres permutatives :
4 —	4 +	5 —	5 +	6 —	6 +	7 —	7 +		
								I a	*p* p (b) *b* (b)
		Q	*Q*	φ	β	w	*w*	I α	
				f	*v*			I β	
				þ	∂			II α	*t* τ (d g) *d* ∂ (d g)
	λ	**(r)**	***r***			ɒ	σ	II β	*n* ν n ɴ
		r	*r*			***s***	ɹ	II γ	λ Λ l ɣ
(L)	*L*	⅃	⅃			*S*	ꓤ	II δ	***r r*** ***t*** **d**
				q	ϱ	ç	(ç)	III a	ꝑ ꝗ ɸ ψ
(ɣ)	Λ			ɸ		*s*	*z*	III α	*s* ɒ *x* σ
				ψ		ʂ	ς	III β	***s*** ʂ ɹ ς
				χ		ʂ̃	ζ	III γ	*ñ* ***ñ***
				x				III δ	
				j	*j*	ξ̃	ξ	IV α	*k* k *x* (g Λ) *g* γ (g Λ)
				ʃ	*ʃ*	∫	ʒ	IV β	η ɒ ŀ ɒ
				x	*q*	*ʃ*		V α	ʃ ∫
								V β	
		R	*R*	*d*	ρ			VI α	ρ Ω
				℧	Ω			VI β	*d* ℧
4 —	4 +	5 —	5 +	6 —	6 +	7 —	7 +		

grecque renversée, désignent des sourdes.

observé par nous.

2

BIBLIOTECA · Granada · DE ANDALUCIA

CONSONNES.

L'arrangement des consonnes en séries n'a rien qui ne s'explique au premier regard sur le tableau, si ce n'est que nous avons trouvé nécessaire de placer les latérales (les *l*) et les fricatives sur deux »colonnes» parallèles, selon qu'une partie ou l'autre de la langue est convexe ou concave en articulant le son respectif.[1]

On comprendra bien que si, dans nos tableaux synoptiques, il y a erreur de notre part, cela ne touche guère ni les articulations, qui sont parfaitement caractérisées par leurs places mêmes, ni les lettres ou signes, qui n'ont d'autre prétention que d'être pratiques, mais seulement notre manière d'analyser et d'attribuer les sons. A la critique de vérifier si, oui ou non, nous avons réussi, après nos longs tâtonnements, à assigner aux sons vivants et naturels — c'est-à-dire aux faits de la parole humaine que nous avons pu examiner *personnellement* —, la place (la case, le carreau) qui leur convient à chacun.

4. Après ces préliminaires, je vais donner la transcription du texte andalou. J'ai figuré l'accentuation et la durée (ou »quantité») relative des syllabes et des sons au moyen des signes ˑ(»virgule et point»), ‘(»virgule») et ˈ(»trait»), placés *immédiatement après* ce son de la syllabe qui a relativement le plus de durée. L'accent mélodique et l'accent dynamique

[1] Il est presque impossible sans ce parallélisme — qui est fondé en nature — de donner un tableau complet des consonnes.

allant ensemble, le plus souvent, en andalou — comme en castillan, en italien, en portugais, en anglais etc. —, l'élévation mélodique et l'intensité dynamique d'une syllabe sont toujours ici marquées au moyen d'un même signe, à savoir ˈ quand l'élévation et l'intensité sont à leur maximum, ˌ quand l'élévation et l'intensité sont un peu moins grandes, mais toujours positivement au-dessus du ton »normal» (ou moyen), qui est uniformément bas et faible dans le parler en question.

ˈveut donc dire: la syllabe est très haute et très forte, et le son qui le précède immédiatement est plus long que tout autre son de la syllabe ou du mot. Il va sans dire que tout mot qui contient un ˈ est nécessairement un »mot chef», ou »mot relevé» dans la phrase.

ˌveut dire: la syllabe est moins relevée, mais toujours plus haute (d'environ une tierce) que le ton normal, plus forte que toute syllabe non marquée, et le son qui le précède immédiatement a un peu plus de durée que tout autre son de cette syllabe.

Or il arrive assez souvent que tout en éprouvant une petite augmentation en force et en longueur, une syllabe reste basse. Cette intensité secondaire est signifiée par un ˈ après le son le moins bref de la syllabe en question. Ainsi on entend souvent, p. ex. dans le cast. *Dolores*, *dôlôːrêˈs* (avec un ê un peu allongé) au lieu de *dôlôːrês*, et de même *chicoː ɣiːkôˈ* au lieu de *ɣiːkô*.

Il est à remarquer que la syllabe qui se trouve

après la syllabe chef garde ordinairement dans le discours la même tonalité haute (mélodique) atteinte par la syllabe chef. Au contraire, les fins de phrase baissent en général un peu la clé et réduisent un peu l'énergie de l'énonciation, de sorte qu'on trouvera souvent, dans les fins de phrase, ˌ au lieu de ˈ[1]

Notons enfin que dans le parler andalou, comme en castillan, en portugais etc., les différences d'intensité syllabique — et partant de durée — sont moins considérables que p. ex. en allemand et en suédois. Au risque de m'être trompé çà et là, j'ai préféré marquer partout la »quantité» de chaque son qui est relevé au-dessus du minimum.

[1] Dans d'autres langues — le norvégien et le suédois p. ex. — il y a des cas où l'accent mélodique s'opère par abaisser successivement le ton d'une syllabe chef au-dessous du ton moyen de la phrase, pour remonter ensuite sur une syllabe subséquente et moins forte. Cette accentuation y est figurée par nous au moyen d'un · (»point») suivi du ˈ dans la syllabe correspondante, p. ex. suéd. *kri·tigˈ*, *amˈ·mrˈ*, *aŋˈkaˈ*, *aŋˈkɯrnaˈ aŋk-damˈ·n*, *aŋˈk-damˈarnaˈ*. On pourra se convaincre dans notre *Dictionnaire Orthoépique* de l'étonnante souplesse de ce simple mode d'accentuation.

lʌn tôːrôh.

*¡tôː menôʌ tôːrôh, sɛñ'o miː'ó! diôːm me liːbre [*l. *liːbɅe] ðe semehanːte mpɛðtakʻuló! me orʻóriːsa ɛʌta kannniseriːa, lom pô'breʌ tôːrôh, kaβajːôh, i ômː-bɅeɒ ge sɛʌtrópeːaɣ i matːaɣ taɣ kruʻelmenːte. — ¡ kvː! tôː ɛʌʻtô, lolβiðaraː uʌte' ar βé' lanimasioɣː i ɛl ɛmplɛnðôː [ð]e la koɣkurɛnːsia, la serêʻna ahiliaː, ɛl arohːhô i eʻrôimʻmô ðe lʌn djɛʌːtrôh, lom miːleh i miːleʌ ðe kaʻrah umaʻnah, ahitaː goɣ lah emósiőʻneʌ ðɛr tærôʻ i aðmiʻrasioɣː ge iɣmpiːra ɛʌta seːna pintórɛɒʻga, Bahʻó uɣ sôʻl abrasaôː, i uɣ sieːlô asulː, ɷːnikô i siɣ paʻ eɣ tôː ɛl munʻðó. haʻqase uʌte' karːqó ke lʌn tôːrôʌ nôʻ se liʻðiaɣ presiqiɛnːðólôh, dɛʌðe [l.ærðe] uɣ prinsiːpió, eɣ la plasːa, koɣ uɣ ɛʌtokːe eɣ la maʻnô, kő'mô pareʻse [l.paɅeʻse] ke a uʌteː se ló fiqɷːra, haβlanʻðó ðe kannïseriːa. saːle ɛr tôːró dɛl ɛʌtrɛɣʻô i oɒgɷʻró tóriː, irmeʻðiaːtó a la irmɛnʻsa reːna, rɛmplanʻðesjɛnːte ðe luhː, i ahitaː [l. ahitvː] ðɛr Bujiːsió ðe dosːe mir sɛʻreh umaːnoɒ ge forʻmaɣ uɣ sirːgulô tô' nɷœːuó, ar reʻðôʻ ðɛrː ke, haʌʻta ɛʌʻte mómɛnːtó, nô konʻósiːa maɒʻ ge la sólɛaʻ [l. sólevʻ] ðe lɒɒ gamːpôh, i la Boʌ ðe sum paʌtôːreh i kômpañɛʻrôh. ɛl ampɛðːtó ðɛr tôːró, ar βéː la murtitɷː [l. muɅtitɷː] ke le rôɛʻa, ɛ imʻpónɛnːte. se paːra uɣ iɣʌtanʻte. eɣ seqiʻa hɛɣʻa kôrêː por tôːa la plasːa, aonʻðe jaː le ɛʌtaʻ ɛmperanːðó eɣ diferɛnʻtem punːto ɛr pi-*

Los toros.

¡Todo ménos toros, señor mio; Dios me libre de semejante espectáculo! Me horroriza esta carnicería, los pobres toros, caballos y hombres que se estropean y matan tan cruelmente. — ¡Ca! Todo esto lo olvidará V. al ver la animacion y el esplendor de la concurrencia, la serena agilidad, el arrojo y heroismo de los diestros, los miles y miles de caras humanas agitadas con las emociones del terror y admiracion que inspira esta escena pintoresca, bajo un sol abrasador y un cielo azul, único y sin par en todo el mundo. Hágase V. cargo que los toros no se lidian persiguiéndolos desde un principio en la plaza con un estoque en la mano, como parece que á V. se lo figura, hablando de carnicería. Sale el toro del estrecho y oscuro toril inmediato á la inmensa arena, resplandeciente de luz y agitada del bullicio de doce mil seres humanos que forman un círculo todo nuevo al rededor del, que hasta este momento no conocia mas que la soledad de los campos y la voz de sus pastores y compañeros. El aspecto del toro al ver la multitud que le rodea es imponente. Se pára un instante; en seguida echa á correr por toda la plaza, donde ya le está esperando en diferentes puntos el picador à caballo, que va armado de

*kaô' a kaβaj:ó, ke Ba arma:ô ðe ω'na ua'ra lar:qa, koŋ ωna pun'ta ðe asê:rô a uŋ' ɛʌtre'mó. ɛr tô:ró se ðiri'he a ɛ:, i ɛʌ'te le pó"ne la pi:gka eŋ ɛl mo-riŋ:jó, ɛme'ðió ðe am'bam paletiŋ:jah, pa dɛφ'uial:le, soʌteniɛn:ðôle ðe manɛ'ra ke nô pœ'a [*cf.plus bas *pωa'] heri: al ôm:bre [l. ôm:bΔe] ni a su gaβaj'ó. — ¿i suse: ɛs'ó siɛm'pre? — nô:, pô lô henerah: mœ:reŋ loɲ gaβaj'o, metiɛn'ðóle ɛr tô:ró loɲ gœr:nôh eŋ arqω'na par'te dɛr kœr'pó; nô ra'ra ueh: ke'a gra'uemɛn'te heri:ó, i nô mœ:re eŋ ɛl aΔ:tó [l. að:tó]; pɛ'ró si'qe jeuan'ðó su hinê:te ðe ω'na par'te a ó'tra ðe la plas:a, i ka:e pô fiŋ: mœr'tó. — ¡ke laʌ:tima! ¿i ɛr pikaô:? — tambiɛŋ' ke'a frekuɛn'temɛn'te mω mal' para:ó, si nô heri:ó ô tɛnðï'ô eŋ ɛr sœ:lô arðeβah:óh ðe su gaβaj'ó [l. sarði'na]. — ¿i kő'mó se ɛɲga:pa? — akω'e uŋ ôm:bre [l. ôm:bΔe] koŋ ωna ka:pa eŋkarna:, i se presɛn:ta delan'te ðɛr tô:ró, ɛr ke', atrai:ó pôr akɛl: ohê:tó, dɛ'ha r pikaô: i ar' kaβaj:ó, pa preseqi: r kapeaô'; pɛ'ró ɛʌ:te le ba sortɛan'ðó koŋ oŋðulasiő'neh/ð/e la ka:pa, i sar'ua la βarɛ:ra kωan'ðó se βe' pæΔði'ó [l. eŋ peli'qró]. ɛʌ'taʌ [l. ɛʌ'tar] doh sœr:te se i'seŋ [l. ja'maŋ] pika: i kapea:; si βiɛŋ' ɛ kapea:, propiamɛn'te [ð/iŋ:ó, konsiʌ'te eŋ pre'sɛntas:e ɛ kapeaô: a pje fiΔ:me ardelan'te ðɛr tô:ró, sortɛan'ðó la ka:pa pa at'raɛl:le, ir'ital:le, i hasɛs'e preseqi: pô ɛl anim-ah:, ɛɲ'gapan:ðóse pô fiŋ: ɛl ôm:bre sartan:ðó la barɛ'ra. — ¿i si ɛr tô:ró le kôh:he? — ha-i: tjɛ'ne uʌtɛ' ɛl ar'te dɛr tôrɛ'ró; uʌtɛ: i jô: seri:amóm prôbab'le-mɛn:te uið:timaʌ dɛr tô'ró; pɛ'ró ɛj:ô sɛmpó'neŋ*

una vara larga con una punta de acero á un estremo. El toro se dirige á él, y este le pone la pica en el morrillo (en medio de ambas paletillas) para desviarle, sosteniéndole de manera que no pueda herir al hombre ni á su caballo. — ¿Y sucede eso siempre? — No, por lo general mueren los caballos, metiéndoles el toro las astas en alguna parte del cuerpo; no rara vez queda gravemente herido, y no muere en el acto; pero sigue llevando su jinete de una parte á otra de la plaza y cae por fin muerto. — ¡Qué lástima! y el picador? — Tambien queda frecuentemente muy mal parado, si no herido, ó tendido en el suelo debajo de su caballo. — ¿Y cómo se escapa? — Acude un hombre con una capa encarnada, y se presenta delante del toro, quien atraido por aquel objeto deja al picador y al caballo para perseguir al capeador; pero este le va sorteando con ondulaciones de la capa y salva la barrera, cuando se vé en peligro. Estas dos suertes se llaman *picar* y *capear;* si bien el capear, propiamente dicho, consiste en presentarse el capeador á pié firme delante del toro, sorteando la capa para atraerle, irritarle y hacerse perseguir por el animal, escapándose por fin el hombre saltando la barrera. — ¿Y si el toro le coje? — Ahi tiene V. el arte del torero; V. y yo seríamos probablemente víctimas del toro; pero ellos se exponen al peligro y se salvan. — ¿Y despues de eso, matan al toro? — Todavía no; ántes le banderillean. — ¿Qué es eso? — Le cuelgan en el

*ar peliːqrô, i se sarʿuaŋ. — ¿i dempuɛʌ́ de esːó, matːaŋ ar tôʿró? — ɛntauiːa nôː; anːtel le βanʹðerijeːaŋ. — ¿ke ɛ esːó? — le kœrːqaŋ eŋ ɛl mimʿmó siːtió eŋ keʿ ha resiuiːó tanʿta heriːah ðɛr pikaôː, dôːh ó mamː paʹreʌ ðe βanðeriŋːjah, ke soŋ́ ɷnom paːlôʌ ðe meʿðia uaʹra, koŋ pinːɣôh aqɷʿôʌ ðe hjærːó eŋ la punːta, aðornaːô ðe papêʿ. ɛʌːta sœrʿte nesesiʿta ɷʹna hiːliaː eʌʹtraorʿðinaːria, pa ke ɛr tôːró nó kôʿha l βanðerijeːró koŋ loɲ gœrʿnôh ðeβahʹó ðe lom Braːsôh i le manðe al ôʹtró munðó, tiranːðóle a ɷna artɷːra konsiðeraβʿle /l. -bɅe/, i kajɛnʿðó uiɅːtima /l. uiðː-/ ar sœʿló. — ¡ke aŋguʌːtia dêʹue seʿr ɛl uêː semehanːte mpɛðtakʿulô! — niŋgɷːna paʹ nosôtrôɲ ge asiʌtiːmôh a ɛjʹôh ærðe niñʿôh — ¿nô matːaŋ ɛntauiːa ar tôʿró? — esːó depɛnʹðe ðe lah sirʹkuŋʌtanːsiah, sequŋ́ seʹa mahʿ ó meːnôm braːuó, ó se keʹ mahʹ ó meːnôh dimpɷɛʌːtó paʹ la mɷœrʿte. — me pareːse /l. paɅɛːse, l. paɛːse/ seriʹa ɷna karivː /l. kariaː/ mataliːle jaʹ, dempɷɛʌ́ ðe tanʿtôh i taŋʿ refinaːôh tormɛnʿtôh. ¿i kʹmó le matːaŋ? — esʹó siː ke ɛ la sœrʿte ðe mahː arʿte. ɛl mataôː, koŋ ɷʿna ɛmpɒː eŋ ɷːna maʿnó i uŋ traːpó eŋʹkanːnaːó pɷɛʌʿtó eŋ uŋ paːló, a ló kɷal jaʹmaŋ muleːta, se diriʹhe a la fjeːra, latraʿe i bulːla, i eŋ ɛl móɱɛnːtó ke huɲʿga opʹortɷːnó, le mɛʹe la ɛmpɒː eŋ la kruhː, ɛnʹtre laʌ dôʿ mpalðijʿjah. ɛʌʹta sœrʿte tjɛʹne tanːtom môː difʿerɛnːteh dɛhʹekɷsioŋː, a kɷal maʿ difiːsil i ɛmpɷɛʌʿtó, ke seriʹa mɷʿ larʿqó ɛmpɅikaːselah deʹteniʹ[ð]amɛnːte, siŋ haβɛʹ uʌtɛʹ asiʌtiːó a ɷna koriʹa ðe tôʿrôh. siŋ ɛmBarːqó, paʹ ke pɷaʿ /l. pœʿa/ uʌtɛʹ

mismo sitio en que ha recibido tantas heridas del picador dos ó mas pares de banderillas, que son unos palos de media vara con pinchos agudos de hierro en la punta, adornados de papel. Esta suerte necesita una agilidad extraordinaria para que el toro no coja al banderillero con las astas debajo de los brazos, y le mande al otro mundo, tirándole á una altura considerable y cayendo víctima al suelo muerto. — ¡Qué angustia debe ser el ver semejante espectáculo! — Ninguna para nosotros que asistimos à ellos desde niños. — ¿No matan todavía al toro? — Eso depende de las circunstancias, segun sea mas o ménos bravo, ó se quede mas ó ménos dispuesto para la muerte. — Me parece sería una caridad matarle ya despues de tantos y tan refinados tormentos. ¿Y cómo le matan? — Eso sí que es la suerte de mas arte. El matador con una espada en una mano y un trapo encarnado puesto en un palo, á lo cual llaman muleta, se dirige á la fiera, la atrae y burla, y en el momento que juzga oportuno le mete la espada en la cruz, entre las dos espaldillas. Esta suerte tiene tantos modos diferentes de ejecucion, á cual mas difícil y expuesto, que sería muy largo explicárselas detenidamente, sin haber V. asistido á una corrida de toros. Sin embargo, para que pueda V. formar una idea, le diré que el asta del animal ha de pasar necesariamente por debajo del brazo del matador al tiempo de darse la estocada; por esto puede V. venir en conocimiento del peligro.

forma ϖna iðe:ʻa, le [ð]ire: ke εr kϖœr:ʻnó ðεl anima: ha ðe pasa' neʻsesaʻriamεn:ʻτe por ðeβahʻhó ðεl Bras:ʻó ðεr maτaô: ar τjεmʻpó ðe ðas:ʻe la εʌτókaʻ. por εʌ:ʻτó pϖε' uʌτé' βeniʻ eŋ kon'ósiʻmiεn:ʻτó ðεr peliʻqró. — ¡dió'mmi:ʻó, ke óʻsai:ʻa! ¿i mϖœ:ʻre εr τôʻró eŋ seqi:ʻa? — a ɯe:ʻseh ha ke dalʻle dô: ó trεh: ʌτókaʻ, anʻτeɒ ge ka'iqa ar sϖœló. ϖʻna ɯêhʻ eŋ εr sϖœ:ʻló, a konʻsekϖεn:ʻsia ðe la εʌ'τóka:ʻ, se le kon'sidε:ʻra kômó βεnsiʻó; si nôʻ εʌτa' mϖœr:ʻτó, ε kaɥeτεʻró, koŋ uŋ puñahʻ pekεñʻó, le aτraʻɯiε:ʻsa la nϖŋʻɒga. εnτon:ʻse βiεʻneŋ lam mϖ:ʻlah, i sa'kaŋ ar τôʻró i a loɒ ga-βaj:ʻjôm mϖœrʻτôh ðe la plasʻa. se τaʻpa la saŋ̃:ʻgʌe koŋ arê:ʻna, i eŋ seqi:ʻa saʻle óʻτró τô:ʻró, i ó:ʻτró, haʌ'τa sεjʻ u oɥ:ʻó, ke kômpʌe:ʻτaŋ εl nϖ:ʻmeró ðe la koriʻa.

—¡Dios mio, qué osadía! Y muere el toro en seguida? —A veces hay que darle dos ó tres estocadas, ántes que caiga al suelo. Una vez en el suelo, á consecuencia de la estocada, se le considera como vencido; si no está muerto, el cachetero con un puñal pequeño le atraviesa la nuca. Entónces vienen las mulas y sacan al toro y á los caballos muertos de la plaza. Se tapa la sangre con arena, y en seguida sale otro toro, y otro, hasta seis ú ocho que completan el número de la corrida.

---

6. Je donne ici un résumé des sons qui figurent dans mon texte, c'est-à-dire, je pense, un résumé des sons andalous de la Grenade.[1]

Voyelles andalouses.

a (= I P *α* 1). C'est l'a haut bref ordinaire de l'it. *farfalla*, cast. *caballo*. Cette voyelle existe tout-à-fait longue en suédois (dial.), et presque longue en port. *já*, *pá*; elle est souvent confondue avec l'a moyen.

æ (= I P *α* 2). On entend souvent cet e très ouvert en it. *presso*, *ecco*, *bello*, (avec emphase); c'est l'a bref de l'anglais: *mad man*. L'un et l'autre (it. *bello*, angl. *mad*) est quelquefois ä (= $2\frac{1}{2}$).

ɛ (= I P *α* $2\frac{1}{2}$ et 3). Cette voyelle[2] varie entre it. *pieno*, *bene* ($2\frac{1}{2}$), et it. *bicchiere*, *mistero* (3), entre port. *pé*, ($2\frac{1}{2}$) et fr. *aise*, *peigne* (3).

ɛ̂ (= I P *α* $3\frac{1}{2}$). Da. *glæde*, cast. *creo*, fr. *gai*, angl. *main*, *play* ($3\frac{1}{2}$, début de la diphtongue) offrent le plus souvent ce son.

[1] Il sera utile de comparer, au besoin, les articles de M. Schuchardt et de M. Vianna cités plus haut. Pour les sons portugais il faut aussi ne pas oublier l'intéressant mémoire de Sweet: *Spoken Portugueze* (*Trans. of the Phil. Soc.*, 1883).

[2] Le signe *ɛ* appartient au carreau I P *β* 3 de notre tableau, et c'est par »permutation» que je l'emploie ici pour ä *ă*. On peut du reste hésiter sur la voyelle en question; le plus souvent elle me semble plus près du »pas 3» que du »pas $2\frac{1}{2}$», qui est un peu plus ouvert.

BIBLIOTECA · Granada · UNIVERSITARIA

e (= I P *α* 4) C'est l'é fermé du fr. *née, nez,* qui est moins fermé que le dan. *se,* port. *parede* (= *ê*), et un peu plus fermé que *ê*.

î (= I P *α* 4½). Un é très fermé, ou un i très bas.

i (= I P *α* 6). C'est l'i ordinaire.

a (= I P *β* 1). It. *padre, mano,* fr. *caille, damner,* cast. *ya claro.* C'est l'a moyen de l'all. *gabe*[1] l'angl. *father,* dan. *mark;* chez des individus il varie soit vers l'*a* »haut», soit vers l'*ɒ* »bas».

e (= I P *β* 3½ et 4). Cette voyelle varie entre l'e atone (finale) du cast. *Pepe, hombre* (qui est *β* 3½) et l'it. *donne, spille* (*β* 4).

œ (= I M *β* 1½). Un *œ* très large, tirant sur l'*œ*; le *muero* andalou est un peu plus près de la série d'*œ* que le cast., qui me semble avoir ɔ̈. — J'entends œ dans angl. *earth absurd,* ɔ̈ dans angl. *flour.*

ɯ (= II M *β* 6) est la voyelle suéd. dans *fura, nu,* qui fait fonction de la plus faible gradation de *B, b, β, ɯ* consonne bilabiale.

u (= II M *α* 4). Cast. *burla,* fr. *bouc,* it. *burro,* angl. *put.* Après des hésitations j'ai séparé ce son d'avec l'*u* long. Les *u* (= »ou») me semblent difficiles à analyser.

u (= II M *α* 5). C'est l'*u* long en fr. *rouge,* it. & cast. *puro,* all. *suchen.*

[1] Selon la prononciation réitérée de M. Emil Seelmann, phonéticien bien connu.

ɒ (= III P *α* 1). J'ai observé bien souvent à Paris cet a long et bas, qui est l'a long ordinaire en suéd. et norv. C'est aussi l'a bref du port. *Portugal, calvo* (qui rappelle l'*ɒ* très bas de quelques dialectes suédois et allemands = *ɔ*).

o (= III P *α* 3). C'est l'o ouvert — non du français, qui tient décidément de l'*œ* — mais de l'it. *rosa,* cast. *gloria.* — Le port. *phoca, póde,* it. *povera,* dan. *tåre*[1] est plus ouvert encore (= $2\frac{1}{2}$).

ô (= III P *α* $3\frac{1}{2}$) est moins ouvert que le précédent. J'entends cette voyelle en cast. *hombre yo,* norv. *tåre stål,*[2] port. *polpa,* fr. *rond.*

ô (= III P *α* 4). C'est l'ô fermé: fr. *cône, rose,* it. *amoroso,* port. *boa, poude,* suéd. *tår stål.*

ω (= III P *α* 5). Ce son est plus près de l'*ô* (fr. *cône*) que de l'*u* fr. (*rouge, oui*) et du *w* anglais. Quelquefois il fonctionne comme consonne.

Consonnes andalouses.

B (Extralabiale explosive sonore): la lèvre inférieure très avancée couvre la lèvre supérieure tout entière; explosion énergique. On entend parfois ce son tout espagnol au commencement de syllabes fortement accentuées, p. ex. *baule;* mon nom,

[1] Selon la prononciation réitérée de M. Otto Jespersen.

[2] Selon la prononciation réitérée de M. Johan Storm.

Wulff [vûl:f], écrit par les espagnols avec deux V V, se prononçait le plus souvent ainsi.

b (Bilabiale explosive sonore), = b ordinaire; voy. ci-dessous *β*.

p (Bil. expl. sourde) = p ordinaire.

m (Bilabiale nasale sourde), = m ordinaire soufflée.

m (Bilabiale nasale sonore), = m ordinaire.

φ (Bilabiale fricative sourde, avec la langue convexe): des individus, en Espagne et ailleurs, substituent ce son pour f ordinaire.

β (Bil. fricat. sonore, avec la langue convexe): tout espagnol emploie ce son pour v (qui semble entièrement hors d'usage) et pour b, entre voyelles ou dans les mots non relevés de la phrase. Parfois il s'affaiblit jusqu'à *ɯ* consonne (à peu près comme fr. *suite, suédois*). On a donc la gradation *B b β ɯ*, souvent assez arbitraire.

f (Dentilabiale fricat. sourde) = f ordinaire.

τ (Apicale prédentale explosive sourde, non suivie d'aspiration): c'est le t dans fr. *cristal, ton*.

δ (Ap. prédent. explos. sonore): la langue touche aux incisives supérieures (non-seulement aux gencives), comme dans suéd. *utdö [ɯ·τ-δø']*.

ʌ (Ap. prédent. nasale sourde): la langue comme pour *δ*;

d (Ap. postdentale explosive sonore) = d ordinaire.

n (Ap. postdentale nasale sonore) = n ordinaire.

l (Ap. postdent. latérale sourde, avec la langue légèrement convexe): c'est l'l qu'on entend dans fr. *débâcle, peuple,* quand l'e »muet» est tout-à-fait muet.

l (Ap. postdent. lat. sonore) = l française ordinaire, ni très convexe, ou »palatalisée», comme le font souvent des allemands, ni »concavée», comme en anglais, en portugais, en slave etc. Remarquons en passant que les catalans ont trois *l* (ou quatre, si l'on compte *Δ* parmi les latérales): *l, Λ* et *ʎ*.

n (Ap. supradent. nasale sourde). C'est le rn > n supradental du suéd. *barn, Vettern,* seulement soufflé. La sonore est ***n.***

r et *r* (Ap. post- ou supra-dentale vibrante sonore). Les espagnols parlent toujours de »deux sortes» de r, et beaucoup veulent que l'r forte (ou doublée) soit prononcée contre les incisives. J'en doute un peu, et je crois que l'énergie avec laquelle le bout de la langue vibre contre les alvéoles, et le nombre des vibrations, fait la seule différence, ici comme p. ex. en Italie et en Suède, entre ***r*** apicale forte et *r* apicale plus ou moins faible. Voy. sous *Δ*. Je n'ai jamais observé

en Espagne l'r apicale *fricative* de Londres et de Stockholm.

r (Même articulation, seulement sourde). Le plus beau spécimen de ce son, je l'ai entendu en Sicile, où l'on commence le mot *rena* (sable) par une r apicale sourde incomparablement énergique, par conséquent accompagnée d'une forte aspiration. En andalou, on l'entend aussi très distinctement devant des explosives sourdes; quelquefois au lieu de s'assourdir, l'r se change en *l* ou en *ɻ*.

ɻ (Ap. cacuminale vibrante sonore). J'ai hésité si cette »vibrante» n'est pas plutôt un *D* cacuminal, tel à peu près qu'on l'entend dans sic. *cavaddu,* ou une *L* cacuminale telle qu'on l'entend devant t dans sic. *locerta*, suéd. dial. *tolv* etc. Le fait est que les vibrations sont réduites à *un seul* coup de la pointe de la langue, en avant, contre le bord intérieur des alvéoles supérieurs. Ce son existe aussi en catalan: *abre, -able [vːbɻe, abːɻe]*, et même dans le discours soutenu j'ai entendu plus d'un professeur andalou l'employer dans p. ex. *hombre, grandeza, comprende, parece.* C'est en tous cas un autre son que »*r* simple» et »*r* fricative.»

ñ (Prédorsale préalvéolaire nasale sonore). C'est l'ñ des castillans, et à peu près le gn des

italiens, tandis que les portugais (et les catalans) en font une médioalvéolaire, les français tout-à-fait une postalvéolaire (ou même, bien souvent, une *médiodorsale médiopalatale*),

s (Prédors. préalv. fricative sourde). C'est l's ordinaire de la plupart des suédois et des français que j'ai observés. Les anglais en général, et beaucoup d'individus en Suède (surtout en Scanie) font entendre une autre variété de cette sibilante riche en nuances; l's anglaise est, si je ne me trompe, l'apicale postdentale fricative sourde (= *ɒ*). Dans ce dernier cas, c'est la pointe même de la langue qui est légèrement concave et élevée vers la base des incisives *supérieures;* chez nous autres, la pointe s'appuie contre la base des incisives inférieures, et c'est le devant (*»blade»*) de la langue qui, en articulant la sibilante, est légèrement concavé. La concavité ou la convexité de la langue a sur les sibilantes et les chuintantes une influence encore plus grande que sur les l, vu qu'il n'y a guère d'articulation aussi délicate, même pour l'oreille, que ces fricatives. Selon une note expresse que j'ai prise en juin 1880, les andalous emploient p. ex. dans *s*ati'fe*c*e le son *s*, non *ɒ;* je dois dire

BIBLIOTECA · Granada · DE ANDALUCIA

cependant que les castillans (et des andalous et catalans s'efforçant de parler castillan) ont trouvé quelquefois mes s (qui sont toujours *s*, non *ɒ*) trop fortes, à savoir dans les finales faibles *-as, -es, -os*. Quand j'ai réussi à les satisfaire — ce qui m'était assez difficile —, le résultat (acoustique) était, selon moi, un son qui rappelait l's finale des cata-.ans, (p. ex. dans mese*s*, tro*s*) que je crois être la prédorsale extraalvéolaire fricative convexe sourde — c'est-à-dire ʂ, très ressemblante, si je ne me trompe, à la faible finale sibilante du danois *blod, dəd* —; les finales catalanes -os, -es sont du reste probablement en voie de devenir de plus en plus grasses — par une »concavation» croissante? —, comme le sont déjà les groupes portugais -as, -os, -es (dans p. ex. *Bastos, arredores* (ʂ) lesquels je place maintenant dans la série prédorsale médioalvéolaire, entre l'*s* suédoise (et française) et le *sh* (= ʃ) anglais (et le *ch* portugais), en regard de port. *mesmo, desde* (ç). En Sicile (Taormina) j'ai entendu une sibilante grasse qui rappelle à la fois le son portugais (ʂ) et notre rs>*ʂ* supradentale suédoise: *Sicilia* (ʂiʂi'liɐ), lacerta (*loʂɐL'-Tɒ*).

ɣ (Prédorsale médioalvéolaire explosive sourde suivie de la fricative correspondante ʃ) = ch castillan (et anglais).

ʃ et j (Médiodorsale prépalatale convexe latérale ou fricative). C'est une l tout-à-fait palatalisée (»mouillée») en i, comme en français du nord. Le ll catalan est encore distinctement la prédorsale postalvéolaire (= ʎ).

ɔ (Médiodorsale médiopalatale nasale sourde). C'est le gn médiopalatal des Français (»gn des messieurs»)[1] p. ex. dans *signe [siɔ:ə]*, seulement soufflé.

k et g (Postdorsale postpalatale explosive sourde forte et faible, sans aspiration).

g et q (Porstdors. postpal. son. explosive et fricative). En andalou, la fricative est bien plus fréquente que l'explosive; celle-là (q) est la consonne qu'on entend dans all. *wagen*, dan. *dage* et que les danois emploient au lieu d'*r* entre voyelles en chantant.

ŋ (Postdors. vélaire nasale sonore). C'est la consonne que les allemands, les anglais, les scandinaves etc. écrivent *ng: singen, song* etc., et elle diffère très peu du ɔ français: *signer, signe.*[1]

h (Aspiration). L'aspiration n'est ni une voyelle ni

[1] Le gn ordinaire du français (= ʎ) est une prédorsale postalvéolaire; la médiodorsale est plus nonchalante.

une consonne, pas même une voyelle soufflée; aussi elle n'a pas de place dans nos tableaux. C'est le passage libre et plus ou moins énergique de l'air des poumons par le larynx et par une articulation vocalique quelconque dans la bouche. C'est un élément du langage, un son employé aussi bien que les voyelles et les consonnes, et elle est tantôt très forte, tantôt très faible. En andalou, h remplace constamment la *jota* castillane (qui est la radicale faucale fricative convexe sourde): *hija, lonja [iḥ:ha, loŋ:ha]*. Le maintien de l'*h* ordinaire est irrégulier. En Murcie surtout l'*h* disparaît souvent, même quand elle represente une f latine: *'ambre, 'orno, 'igo* etc., mais en plusieurs contrées on n'évite pas l'aspiration ordinaire.

7. Ce que l'andalou offre de plus caractéristique, c'est le traitement de l'*s*. Il y aurait lieu de faire une étude toute spéciale et fort intéressante rien qu'avec les sibilantes de la Péninsule, et il est à désirer qu'une telle étude soit faite par un indigène compétent, p. ex. M. Vianna. Je me bornerai à élucider ici simplement quelques faits que j'ai observés moi-même et qu'on retrouvera dans ma transcription.

Initiale, ou précédée de consonne, et quand elle

correspond à *ss* ou à *ce, ci, ti* + voyelle en latin, l'*s* reste intacte: *sol, siete, piensa, roso* (= *rosso*), *ciencia, plaza*[1]; cf. port. *sol, pensativo, osso, sciencia, graça.*

Dans tous ces cas-là, on entend une *s* ordinaire, c'est-à-dire une *s* sourde, plus ou moins énergique. De même qu'en castillan, l's entre deux voyelles reste aussi tout-à-fait sourde (soufflée, non sonore), seulement un peu moins énergique que l's initiale: *rosa*[2], *dichoso, los ojos [losoh:hoh* ou *loh oh:hoh].*

Toute autre *s* se trouve tellement affaiblie, dans le parler andalou, qu'on n'y reconnaît plus de sibilante, soit entre voyelle et consonne, soit devant une pause quelconque: *mi(s)mo, obi(s)po, e(s)pada; de(s)de, vi(s)to, mi(s)to, e(s)toque; me(s)cla, ju(z)ga, o(s)curo; lo(s) mi(s)mo(s), lo(s) niño(s), lo(s) toro(s), lo(s) campo(s), sati(s)-fece, ma(s) sencilla, ma(s) o(s)curo,* etc.

Quand, à Madrid ou ailleurs, vous écouterez pour la première fois le parler d'un andalou qui ne se croit pas observé, vous croirez — si toutefois vous comprenez »en castillan» ce qu'il débite — que ce parler rend simplement muettes toutes les *s* de la catégorie en question, tout comme un français d'aujourd'hui, et ce fait vous frappera moins peut-être que d'autres faits plus positifs, p. ex. que la *jota,*

[1] Je garde l'orthographe castillane, bien que l'andalou ne fasse point de différence entre s et z (ou ç) en prononçant.

[2] Je le répète, je me borne ici strictement à ce que j'ai cru entendre prononcer moi-même en 1880. — On sait que le portugais et le catalan ont ici une *s* sonore, comme le français et — le plus souvent — l'italien, l'anglais, l'allemand (non point les langues scandinaves).

qui vous a coûté tant d'efforts à apprendre, est réduite à n'être, dans ce parler-là, qu'une véritable *h* plus ou moins énergique: *iho*[1] pour *hijo, oha* pour *hoja, hente* pour *gente;* que *Nectuno* se dit pour *Neptuno, ogheto* pour *objeto, gueno* pour *bueno, adodta* pour *adopta, adto* pour *acto;* que *n* simple après voyelle se change invariablement en *ŋ* (nasale son. postpalatale) *taŋ, uŋ, soŋ, formaŋ,* sans que la voyelle se modifie sensiblement, si ce n'est que l'*e* (+ *n*) se rétrécit un peu vers l'*i* (Carmen = *kalmîŋ*) et tend à se nasaliser (= *kalmîŋ*), etc.

Cependant, le traitement des *s* réclamera bientôt votre oreille tout entière. En effet, même après observation expresse, il vous semblera entendre positivement *mimmo, obippo, mitto, meccla, ma occuro,* au lieu de *mismo, obispo, misto, mescla, mas oscuro.* Mais vous ne tarderez pas aussi à noter que la même personne aura, dans ces mêmes vocables, une autre manière de prononcer. Il fera une espèce de pauses ou d'hésitations que vous voudriez qualifier d'aspirations (*h*). En observant encore et de plus près, vous trouverez sans doute, comme moi, 1° qu'en parlant vite et sans gêne votre andalou préfère sou-

[1] La *h* = *f* lat. tombe souvent, mais parfois on la garde, selon un *chibbolet* qui semble varier de localité en localité: »Er que no dise *higo, horno, hacha* i *higuera,* No è de mi tierra». En Murcie on prononce *'igo, 'orno, 'atsa (= hacha)* et même *'ambre,* qui à Grenade a souvent une forte aspiration, presque = *ʒambre*; quant aux deux faits murciens *ch* = *ts* (*ɣ* = *ɣ*) et la disparition de l'*h* initiale, ils rappellent un dialecte suédois (Dalécarlie).

vent de laisser tomber les sibilantes dont il s'agit; 2° que quelquefois il compensera la chute de la sibilante en redoublant en quelque façon la consonne qui suit immédiatement, rendant en même temps très brève la voyelle qui vient la précéder au lieu de l'*s* (ou *z*) du castillan; 3° mais d'autres fois votre interlocuteur s'efforcera — sans y penser, naturellement, car autrement il ira peut-être jusqu'à dire *s* tout-à-fait à la castillane, pour vous être utile et agréable —, il s'efforcera ou s'observera en tous cas un peu, et vous croirez entendre qu'il allonge en quelque façon la voyelle même, en laissant décidément brève la consonne suivante. Néanmoins, s'il est vrai que dans ce 3e cas la consonne est brève, il vous semblera bien que la voyelle aussi soit (le plus souvent du moins) décidément brève[1], et qu'il y ait autre chose entre les deux. Et de fait, vous y trouverez autre chose, vous entendrez ce qui d'abord vous fera uniformément l'effet d'une *h* orale normande, anglaise, allemande, suédoise etc., mais cette aspiration ne tardera pas à se spécialiser à des »*h* qualifiées», ou bien plutôt, à de véritables consonnes nasales sourdes[2], suivant une loi naturelle et simple que je donne tout de suite.

[1] J'entends les syllabes accentuées, les atones n'ayant jamais de longues, si ce n'est par quelque affect, mouvement, ou but spécial.

[2] L'*h* n'est pas, je tiens à relever ce fait, une consonne, ni une voyelle non plus, n'étant point une articulation particulière, — à moins qu'on n'admette autant de *h* différentes qu'il y a de voyelles soufflées *possibles*.

1. *s* finale après voyelle devient, devant une pause quelconque, *h* orale ordinaire, même là où le castillan a *z*: *doh, mah, luh, voh, veh;* dans le discours rapide elle disparaît tout-à-fait: *do, ma, lu, vo, ve,* la voyelle étant soit brève, soit légèrement allongée;

2. *s* suivie d'une ou de deux consonnes, soit dans le même mot, soit dans le mot qui suit immédiatement et sans pause, dévient en premier lieu la spirante *nasale* qui correspond à la consonne qui suit; c'est-à-dire qu'au lieu de l's on anticipe l'articulation même de la consonne suivante, tout en ouvrant le passage nasal et en soufflant l'air par le nez, sans voix. Ainsi on aura:

a) devant les labiales, une m *sourde: mim꞉mô* (mismo) *ôbim꞉pô* (obispo), *empera꞉* (esperar), *lom mim꞉môh* (los mismos); devant la bilabiale fricative *β, u,* on a une *f* bilabiale (*φ*), légèrement nasalisée: *deφ꞉uia꞉* (desviar);

b) devant les dentales, une *n̥* (ou n ou **n**) sourde: *dɛn̥꞉ðe* (desde), *ɛn̥꞉te* (este), *un̥te꞉* (usted), *lon̥ tô꞉rôh* (los toros), *lon̥ niñ꞉ôh* (los niños), *kan̥꞉ne* (casne, pour casne = carne); devant la latérale *l,* on a naturellement l sourde (légèrement nasalisée): *bulla* (pour burla, voy. plus loin), *deφ꞉uial꞉le* (desviarle), *matal꞉le* (matarle);

c) devant les palatales, un ŋ (ou *ƙ*) sourd, correspondant à l'articulation (sourde) de *ng* (*ŋ*) allemand et anglais, à peu près le *gn* cacuminal parisien (que je note ŋ)[1] *riɛŋ꞉gô* (riesgo), *mɛŋ꞉gla* (mescla),

[1] C'est par commodité que j'ai préféré ici ŋ à *ƙ* (la sourde du *ŋ*)

huɔ:ga (juzga), *oɔgω:rô* (oscuro), *loɔ gam:pôh* (los campos).

Je l'ai déjà dit, cette manière est la véritable et bonne manière quand on parle un peu lentement ou en public. Je puis me tromper de mémoire, mais je crois que la différence entre *mi*ʌ*:τô* et *mi*τ*:ô*, entre *mi*m*:mô* et *mim:ô* est une différence de style, la dernière étant plus sans gêne, plus vulgaire, plus moderne enfin. Quant à la troisième manière (*miδ:τô*), qui n'est guère praticable qu'avec les explosives (*d, t, g, k, b, p*), ne peut-on pas la regarder comme une *réaction* voulue, contre les spirantes nasales, qui assurément ne sont pas faites pour rendre distincte la prononciation? Je veux dire que p. ex. *miδ:τô, dεδ:τe* — avec une explosive dentale absolument privée d'aspiration et très énergique[1] — et p. ex. *oɔgω:rô, loɔ gampôh* — où g signifie aussi une explosive très soignée — me semble annoncer une tendance à couper court à toute aspiration, en même temps qu'on établit par là une distiction d'avec les *d, g,* amollis en *ð q* fricatives, qui sont si communs en andalou (cf. *ôβi*b*:pô* pour *ôβip:ô*). Des cas comme *adoδ:τa, pi:gka* (adopta, pica) peuvent aussi être une semblable dissimilation. Mais que dire de *aδ:τô* (acto)?

Ce mot *acto* = *aδ:τô* a une histoire plus compliquée, car il faut rendre compte en même temps des formes *ar:τô, aΔ:τô* que j'ai positivement notées. Il est

[1] Cf. suéd. *vaddtull, bodtak; muggkant; gubbpäls* (*uppbåd, ettdera, hackgalen*). La sonorité de l'explosive ne se fait guère valoir, et sert plutôt à garantir l'absence de toute aspiration ou fricative.

possible qu'on l'ait confondu avec *arte*, qui donne *arːτe*, *aΔːτe* (et peut-être aussi *aðːτe*, bien que je ne m'en souvienne pas). En tous cas il sera utile de rapprocher les fréquentes transitions *r*>r> ***s*** (supradentale), *r*>r>*Δ*, *r*>*Δ*>**l**>*l* etc., en somme, l'affinité de r, d, l[1] et s dans certains dialectes. Sans vouloir trancher la question ainsi à la hâte, je me permets de donner les séries suivantes pour les trois mots: *carne, burla, Carmen.*

1)		2)	
*ka***n**ːn*e* ou *kaɾːn*e* (Grenade)		*bul*ːla* (Grenade)
*ka***s**ːn*e* ou *kasːn*e* (Murcie)		*bulːla* (Grenade)
**kaΔːn*e* ou **karːn*e*		**bur*ːla* (et **bu***s***ːla*?)
*karːn*e*, *kaːrn*e* (Cast.)		*bur*ːla* (Cast.)

3) *kalːmîɳ* *ka***l**ːme*ɳ* **kaΔːme*ɳ* *karːmen*

8. Les faits mêmes que je viens de relever dans mon texte andalou, me sollicitent de dire à ce propos un mot sur la question de savoir dans quelle mesure on doit soupçonner pour l'ancien français des faits analogues de transition.[2] Tout porte en effet à supposer entre *blasːmə* et *blɐːmə* (blâme), entre *espeːə* et

[1] M. Es. Tegnér me fait observer que l'anc. assyrien semble offrir des traitements analogues. En tous cas il est intéressant de comparer à ce propos hébr. ***kas****dîm* (Chaldéens), **khamis****t*** (cinq) à ass. *kaldu, khamiltu.*

[2] Cf. Diez, *Gr.* I[3] 456; Neumann, *Zur Laut- u. Flexionslehre des Altfranz.*, Heilbronn 1878, p. 107; Wackernagel, *Die Umdeutschung fremder Wörter*, Leipsic 1861; Schuchardt, *Zeitschrift f. R. Ph.* V, 319.

epeːə (épée), entre *asːnə* et *vːnə* (âne), entre *forɛsːt* et *forɛː* (forêt), entre *evesːk* et *evɛːk* (évêque), *paskə* et *pvːk* (pâque), des formes comme *blamːmə, empeːə, anːnə, forɛnːt, evɛŋːk, paŋːkə.* D'abord, il y a dans la graphie de plusieurs manuscrits, notamment anglo-normands, des faits qui, pour moi, attestent un désir de figurer une prononciation en quelque façon semblable à ce que nous venons d'observer pour l'andalou. Dans le premier texte publié dans la *Romania* — par M. Paul Meyer, d'après le ms. Corp. Chr. Cant. n° 50, datant du milieu du XIIIe siècle — on lit non-seulement *miht* 118, *conuht* 180, *s'ashit* (pour *s'asiht*) 188, *conveniht* 488, *fiht* 508 etc., mais aussi *mushter* 8, *oshtel* 27, ce qui me semble vouloir désigner, non point *sh* anglais, mais une »h qualifiée»; de même *melleiz, ellist* pour *mesleiz, eslist* (Diez, l. l.); de même *enpernez* pour *espernez*[1], de même *eght, pleght* pour *est plest*[2]*;* de même *rehnable, regnable* pour *resnable;* de même *adne, madle, medler* pour *asne, masle, mesler* (cf. angl. *meddle*), ce qui bien certainement n'est point une manière de figurer la quantité longue de la voyelle — »*schicklich oder nicht*» — comme Diez s'exprime Gr. I[3] 456 —; évidemment c'est une indication qui regarde la manière de prononcer la consonne ou aspiration même, intermédiaire entre la

[1] *Voy.* Stürzinger, *Orthographia Gallica* (dans *Altfranz. Bibl.* p. p. Förster) VIII, 8.

[2] *Voy. ibid.;* j'écris ceci loin de ma bibliothèque et de mes papiers, ce qui m'oblige à me contenter des exemples que j'ai sous la main.

voyelle (qui sans aucun doute était brève encore) et la consonne suivante.

Mais il n'y a pas seulement des graphies, il y a des descriptions de grammairiens qui parlent de certaines syllabes prononcées »*quasi* cum aspiracione, . . . verbi gracia *est cest plest*»[1]; »Galli . . . solent vel elidere *vel obscurare* literam hanc, linguâ vulgari scribentes *est* et sonantes *et*, productâ vocali»[2]; »*s* ante *t* et alias quasdam consonantes raro ad plenum, sed *tantum tenuiter* sonamus [en français du nord; chez les Narbonnais et les Gascons l'*s* n'était pas »muette»], et pronuntiando vel elidimus, *vel obscuramus* ad sermonis brevitatem, quod illius sibilus, nisi longus sit et asperior (qualem Hispani [lesquels?], Narbonnenses, Aquitani plerique sonant), non admodum audiatur . . . ut *maistre . . . maître* propemodum solum pronuntiamus. Sic . . . *estudier* . . . *escuelle* . . . et alia prope infinita sibilo truncato proferimus».[3]

Si, comme nous venons de le voir, l'*s* dans de tels cas n'était pas encore tout simplement muette au XVIe siècle, il me paraît fort probable que partout ou presque partout la marche de *as*ˢ *es*ˢ *is*ˢ etc. jusqu'à *v*ˢ *ɛ*ˢ *i*ˢ a eu pour étape *a*ⁿˢ *ɛ*ⁿˢ *i*ⁿˢ, *a*mˢ *ɛ*mˢ *i*mˢ etc., et que la voyelle n'est devenue vraiment longue qu'assez tard.

Or, si l'analogie entre l'andalou et le français était

[1] *Orthogr. gall., ibid.*

[2] Erasme (1528), cité chez Thurot, *La Prononciation Française depuis le Commencement du XVIe siècle*, Paris 1880—81, II, 317.

[3] Dubois (Sylvius), en 1531, *voy.* Thurot, l. l.

complète, le français aurait dû donner non *mɛːmə, kôːtə, vːnə, krɛːtə* mais *mɛmː, kotː, anː, krɛtː* (même, côte, âne, crête); le français a préféré l'assimilation en arrière, en vocalisant la spirante nasale. Il est curieux cependant de constater que la voyelle dans beaucoup de mots de cette espèce redevient (ou reste?) brève; on entend déjà, au lieu de *quête, évêque, crêpe,* quette, évèque, creppe (de quista, bisco, crispa); on aura donc probablement, d'ici à cinquante ans, *mɛmː* au lieu de *même* etc.

9. Je finirai par raconter comment une petite fillette, la mienne propre Britta, a fait ses *s*. 1° D'abord donc, elle n'a pu dire d'*s* du tout. Mais elle pouvait dire *t*, et elle a rendu par *t* toutes les *s* de nous autres: *tå, tmå, tnäll, tlå, lakt, ott* (så, små, snäll, laks, oss)[1]; 2° ensuite, elle a gardé le *t* dans *tå, ott* (initial et final), dans *tmå, tnäll,* et *lakt,* mais elle a dit, toute radieuse, l*lå, llant, tylt.* Elle était donc arrivée au niveau des personnes qui échangent l'*s* contre l sourde, ce qui s'appelle en suédois *sluddra* (fr. *bléser?*); 3° ensuite, elle a gardé *t* dans *tå, ott,* et *lakt,* mais elle a trouvé, par l'analogie[2] de son cher l*lå,* sans doute,

[1] Devant *k*, elle n'a pas fait de tentative: *skåp* fut *kåp, buske* fut *bukkə, mask* fut *makk, min sko* fut *miŋ kω* etc.

[2] Elle disait aussi — déjà à une époque antérieure — *pimma* pour *simma, fövevall* pour *Södervall,* mais c'est par une autre analogie fort curieuse, mais du reste toute naturelle: anticipant mentalement la consonne la plus accentuée (ou bien la dernière) de la dernière syllabe du mot (ici *m* bilabiale et *v* dentilabiale), elle remplaçait toutes les consonnes précédentes du mot par celle-ci,

qu'il fallait dire m*må*, n*näll* au lieu de *tmå*, *tnäll*, et elle a ajouté à ces inventions celle de dire très distinctement: ɔ*kåp*, ɔ*kœ*, *buɔkə maɔk;* c'est le 1 juillet 1888 que j'ai annoté l*lå*, l*läppa*, le 11 du même mois elle a employé m et n (m*må*, n*näll*) pour la première fois; le 14 elle a dit ɔ*kåp;* cela n'était donc pas long à venir, mais encore au jour qu'il est, elle emploie assez souvent l, m, n, ɔ pour *s* dans ces cas-là, tout-à-fait comme font les andalous. Le fait est qu'elle a voulu plus d'une fois remplacer tous ces surrogats par þ (angl. *thin*) ou par une *s* supradentale, ou du moins par une *s* tout-à-fait sifflante (ç). Son papa n'aimant pas cela, elle replie sur ses andalouseries, jusqu'à ce qu'à présent elle commence à prononcer partout une *s* tolérable, qui est — à mon avis — l's anglaise (*ɹ*), la pointe de la langue étant levée vers les incisives supérieures (ce qui n'est pas tout-à-fait rare en Suède, surtout en Scanie).

Le dialecte ou parler andalou rappelle par tant d'autres traits — p. ex. *r* et *s* finales maintenues tout au plus devant voyelle (»liaison»); *n* devenant postdorsale après voyelle; *d* intervocalique tombant; *ɛ* devenant œ après u consonne (*ɯ*) — l'état du français actuel ou passé, que je n'hésite pas à inter-

usant de la sourde (*pi, fö*) si la consonne à remplacer était une sourde (*si, sö*), et de la sonore (*ve*) si la consonne à remplacer était une sonore (ici *dɛ*); de même *kɛkˑəlˑ* pour *χɛlˑkəˑ* (kälke), *kakˑələnˑ* (tallriken). Un grand nombre de ses mots n'avaient donc au début de toutes les syllabes que des consonnes soit labiales, soit dentilabiales, soit palatales etc.

préter dans la même direction les indications historiques touchant s + consonne. J'ai mis en évidence à la fois l'usage de l'andalou et l'usage d'une enfant suédoise pour rendre probable que le français a dû passer par le même usage:

»car ne poeit par él passer.»

Mais je laisserai volontiers à vous, *Benigne Lector*, de dire si ce traitement de l's a été commun en bon français du XIIe siècle en avant.

Dalarö, en Suède, le 9 juillet 1889.

VOYELLES

(LYTTKENS & WULFF 1888)

BIBLIOTECA Brenda DE ANDRADE

	1	1½	2	2½	3	3½	4	4½	5	5½	6		Permutations:
Série Princip. I *α*	*a* It. *farfalla* — Suéd. *dial.* k*a*rl	æ Fr. d*a*me — Fr. g*a*re	*æ* Ang. m*a*n — Suéd. *j*ärn	ä Fr. vieil — It. prego	*ä* Fr. p*ei*gne — Fr. p*è*re	*ê* Ang. m*a*n — Fr. g*a*	*e* Fr. g*é*néral — Fr. n*ez*	*i* Port. *e*ncanto — Da. n*e*d	ɪ Fr. trav*ail* —		*í* Fr. r*i*che — Fr. v*ie*	I P *α*	*a* a *æ* æ *ɐ* ɐ *ä* ä ɛ e *ê* ê *i* i ɪ ɪ *í* î
Série Princip. I *β*	a Da. m*a*rk — Fr. c*a*ille	æ Catal. p*e*t —	*ɐ* Fr. p*ai*n — Da. g*a*de		ɛ Port. - *a* —	ê Cast. *e* —	e It. - *e* —	î Da. v*i*rkelig —	ɪ Ang. f*i*ll — Ang. f*ee*l		i All m*ár* —	I P *β*	
Série Médiane I *α*			ɞ Cast. f*ue*rza — Cast. b*ue*no		ə All. - *e* —	ə Suéd. - *e* —	ɤ Ang. - l*y* —					I M *α*	œ ɞ ɔ ə ɔ
Série Médiane I *β*		œ Ang. *ea*rth — Ang. abs*u*rd				ɜ Fr. - *e* —				*ü* All. Sch*ü*ller —		I M *β*	
Série Princip. II *α*	*a* Ang. b*u*n —		*œ* Fr. *u*n — Suéd. *ö*rn		*ö* Fr. *eu*l — Fr. c*œu*r	*ø* — Suéd. *ö*n	*ø* — Fr. cr*eu*se		ɥ Da. *sø*	y All. gl*ü*ck — Da. fl*y*ve	*y* Suéd. l*y*cka — Suéd. n*y*	II P *α*	*a* ʌ *ö* ö *ø* ø *ɔ́* *y* y *ɥ* ɥ
Série Princip. II *β*		ʌ Ang. H*u*ll —		ö Fr. b*o*nne — Suéd. *dial.* k*o*l	*ø* Suéd. *Sthm.* t*ö*rs — Suéd. *Sthm.* d*ö*r	*ɔ́* Fr. n*o* — Suéd. *sea* g*å*r			*ɥ* Fr. l*u*ne — Fr. n*ue*			II P *β*	
Série Médiane II *β*			ʌ Suéd. *Sthm.* r*u*mm —			*ú* Suéd. f*u*ll — Suéd. m*u*hl				ɯ Suéd. sal*u* — Norv. h*us*	*ɯ* Suéd. *dial.* *u*ssel — Suéd. n*u*	II M *β*	*ɯ* ʌ *û* û *u* u ʊ *ɯ* ɯ
Série Médiane II *α*			*ɑ* Fr. p*o*rte — Fr. c*o*rps			û Ang. f*u*ll — Ang. y*ou*rs	u Fr. f*ou*le —	ʊ Port. *o*luçado — Da. r*u*ne	*u* *Finl.* full, d*u*mm — Fr. r*ou*ge			II M *α*	
Série Princip. III *β*		ɐ Ang. g*o*d — Suéd. *dial.* l*å*v			o All. - *e*r —		*ʁ* It. f*o*rma — It. v*o*i ancor*a*					III P *β*	*ɒ* ɐ ɒ *o* o ɔ ɔ *ó* ô *ʁ* *ɷ* ɔɔ *ɷ*
Série Princip. III *α*	*ɒ* Port. c*a*lvo — Fr. g*a*gne b*a*nde	*ɒ* Suéd. *Sthm.* m*a*tt —	ɔ Catal. tr*o*s — Ang. l*aw*	ɔ Port. g*o*lpe — It. p*a*rola	*o* Cast. g*o*rra — Cast. gl*o*ria	å = ô Fr. r*o*nd — Norv. t*å*re	*å* = *ó* It. - *o* — Fr. c*ô*ne		*ɷ* *Finl.* b*o*dde, *o*ndt — *Andal.* t*u*	ɔɔ Norv. *o*p — Da. g*o*d	*ɷ* Suéd. *o*st — Suéd. r*o*s	III P *α*	
	1	1½	2	2½	3	3½	4	4½	5	5½	6		

CONSONNES

(LYTTKENS & WULFF 1888)

		Clusiles ou explosives				Nasales		Latérales				Vibrantes		Fricatives					
		Suivies d'aspiration	Sourdes ordinaires	Semi-sourdes				Convexes		Concaves				Convexes		Concaves			
					sonores	sourdes	sonores	sourdes	sonores	sourdes	sonores	sourdes	sonores	sourdes	sonores	sourdes	sonores		Lettres permutatives:
		1 α —	1 β —	1 γ —	1 +	2 —	2 +	3 —	3 +	4 —	4 +	5 —	5 +	6 —	6 +	7 —	7 +		
I. Labiales	I a Extral.	(P)	(*P*)	(B)	*B* Cast. *W*ulff													I a	*p* p (b) *b* (b)
	I α Bilab.	p Suéd. *p*ar	*p* Suéd. s*p*ar	b Da. *b*al	*b* Fr. *b*as	m Suéd. ryt*m*	*m* Fr. *m*ont					Q Suéd. *ptro*!	*Q* Suéd. *ptro*!	φ *And.* desvia	β Cast. Cordo*b*a	w Ang. *wh*ich	*w* Ang. sq*u*ire	I α	
	I β Dentil.	π All. *pf*und	(π)			ɱ *And.* desviar	μ Suéd. triu*m*f							*f* Fr. *f*in	*v* Fr. *v*in			I β	
II. Apicales	II α Préde.	τ Suéd. *t*ala	τ Suéd. s*t*å	ϱ All. *d*eutsch	δ Suéd. ut*d*ö	ɴ *And.* misto	ν Suéd. vatt*n*a	γ Isl. *hl*aða						*þ* Ang. *th*ink	ð Ang. *th*ere			II α	*t* τ (d ϱ) *d* δ (d ϱ) *n* ν n ɴ λ Λ l γ *r* ***r*** ***t*** **d**
	II β Postd.	t Da. *t*ale	*t* Ang. pre*tt*y	d Da. *d*al	*d* Suéd. *d*al	n All. sch*n*ee	*n* Fr. *n*om	l Fr. peup*l*e	*l* Fr. *l*ong		λ Ang. rea*l*	(r)	***r*** Cast. go*rr*a			ɒ Ang. *s*ink	σ Ang. hou*s*es	II β	
	II γ Supra.	**t** Suéd. sor*t*	***t*** Suéd. är*t*er	**d** Suéd. fär*d*sel	***d*** Suéd. bor*d*	**n** *And.* car*n*e	***n*** Suéd. bar*n*	(**l**)	***l*** Suéd. *dial.* kär*l*			r *Sic.* *r*ena	*r* It. *r*aro			***s*** Suéd. fo*rs*	ɹ Ang. g*r*een	II γ	
	II δ Cacum.	T Suéd. *dial.* sor*t*	*T* *Sic.* locer*t*a	(D)	*D* *Sic.* cava*dd*u	(Ŋ)	*Ŋ* Suéd. *dial.* bar*n*			(L)	*L* Suéd. *dial.* to*l*v	Γ	*Δ* *And.* sangre			*S* Suéd. *indiv.* *pour rs & sch*	*Ɥ* Ang. pretty	II δ	
III. Prédorsales	III a Extra.		ɕ All. *z*elt		ϑ Suéd. *dial.* *g*ömma									*q* Da. blo*d*	ϱ Da. ha*d*er	ç *Indiv. pour s sifflante*	(ç)	III a	ʇ ɥ ϕ ψ *s* ɒ *z* σ ***s*** *s* ɹ ς ñ ***ñ***
	III α Préalv.	ʇ [+ ϕ] Suéd. *indiv.* *k*iv				(ñ)	*ñ* It. ba*gn*o	(ꞁ)	ꞁ It. fi*gl*ia	(ꞁ)	Λ Catal. fana*l*			ϕ Suéd. *indiv.* *k*iv *(fin)*		*s* Fr. *s*on	*z* Fr. ro*s*e	III α	
	III β Médio.		ɥ [+ ψ] Ang. *ch*est	(ȣ)	б Ang. *j*est	(**ñ**)	***ñ*** Port. mi*nh*o							ψ Ang. *ch*est *(fin)*		s Port. arredores	ς Port. desde	III β	
	III γ Postal.		ȷ [+ χ] It. ghia*cc*io			N	*N* Fr. si*gn*e *(soigné)*	(ʎ)	ɦ Catal. Be*ll*-*ll*och					χ It. ghia*cc*io *(fin)*		ʑ Ang. *sh*e	ζ Ang. mea*s*ure	III γ	
	III δ Céréb.		***k*** Port. *indiv.* mui*t*o boni*t*o		***g*** *Indiv. pour d*									***x*** Suéd. ljus*k*älla				III δ	
IV. Médio-dorsales	IV α Prépa.							(ɉ)	ɉ Fr. vie*ill*e					j Norv. *kj*ole	*j* Ang. *y*awn	ʓ It. pa*c*e	ξ It. *g*iallo	IV α	***k*** k ϰ (g ʎ) *g* γ (g ʎ) ŋ Ɖ ŀ Ɖ
	IV β Médio.		ϰ Fr. *qu*i	ʎ Da. li*gg*e	γ Fr. *g*ai	Ɖ *And.* rie*s*go	*Ɖ* Fr. si*gn*e *(nonchalant)*							ꞙ All. nä*ch*te	ꞙ *Indiv. pour r*	ʃ Fr. ri*ch*e	ʒ Fr. ti*g*e	IV β	
V. Post-dorsales	V α Postp.	k Suéd. *k*al	*k* Suéd. s*k*al	g Da. *g*åde	***g*** *g*rand									*x* All. au*ch*	*q* All. ta*g*e	ʃ Fr. *ch*ouette		V α	ʃ ʃ
	V β Vél.					ŀ Suéd. *indiv.* *kn*app	ŋ Ang. lo*ng*ing											V β	
VI. Radicales	VI α Gutt.	K Suéd. *indiv.* *k*ål	*K* Suéd. *indiv.* s*k*ål	G Suéd. *indiv.* *g*å	(*G*)							R Fr. po*r*te	*R* Fr. g*r*os	ɗ All. lo*ch*	ρ Suéd. *dial.* *r*am			VI α	ρ Ω ɗ ʊ
	VI β Fauc.													ʊ Cast. *j*ota	Ω Da. bor*g*er			VI β	
		1 α —	1 β —	1 γ —	1 +	2 —	2 +	3 —	3 +	4 —	4 +	5 —	5 +	6 —	6 +	7 —	7 +		

En vente chez C. W. K. GLEERUP, à Lund, et H. WELTER, à Paris (Rue Bonaparte 59):

Recherches sur les Sagas de Mágus et de Geirarð, par F. A. WULFF. Lund, 1874. 1: 50 fr.

L'Emploi de l'Infinitif dans les plus anciens textes français, par F. A. WULFF. Lund, 1875. 5 fr.

Versions Nordiques du fabliau français Le Mantel mautaillié, par G. CEDERSCHIÖLD et F. A. WULFF. Lund, 1877. 5 fr.

La Chronique dite de Turpin, publiée d'après les Mss. B. N. 1850 et 2137, par F. A. WULFF. Lund, 1881. 5 fr.

Poèmes inédits de Juan de la Cueva. I. Viage de Sannio, par F. A. WULFF. Lund, 1887. 7: 50 fr.

Le Lai du Cor. Restitution critique, par F. A. WULFF. Lund, 1888. 3 francs.

Un Chapitre de Phonétique, avec deux tableaux. Stockholm, 1889. 1: 50 fr. (Les tableaux phonétiques à part 0: 50 fr.)

Svenska språkets Ljudlära och Beteckningslära jemte en afhandling om **Aksent** af I. A. LYTTKENS och F. A. WULFF. Lund, 1885. 9 fr., rel. 11 fr.

Svenska språkets Ljudlära. Kortfattad framställning till undervisningens tjänst af I. A. LYTTKENS och F. A. WULFF. Lund, 1885. 2 fr.

Om Grunderna för ändringar uti Svenska språkets Rättskrivning av I. A. LYTTKENS och F. A. WULFF. Norrköping, 1886. 0: 50 fr.

Om Teckensystem och Ljudenlighet av I. A. LYTTKENS och F. A. WULFF. Norrköping, 1886. 0: 80 fr.

Om Samhörighet och dess förhållande till Ljudenlighet i fråga om Språkbeteckning av I. A. LYTTKENS och F. A. WULFF. Norrköping, 1886. 1: 50 fr.

Svensk Uttalsordbok (Dictionnaire Orthoépique Suédois) av I. A. LYTTKENS och F. A. WULFF. I. Lund, 1889. 7 fr.